

Compte rendu du colloque « Histoire intersectionnelle. Pertinences. Potentiels. Limites / Geschichte intersektional. Relevanz. Potenziale. Grenzen »

Lieu : Fribourg en Brisgau (Allemagne)
Lieu du colloque : Université de Fribourg, Freiburg Institute for Advanced Studies (FRIAS)
Organisatrices : Anne-Laure Briatte, FRIAS / Faculté d'études germaniques de Sorbonne Université ; Isabelle Deflers, FRIAS / Département d'histoire, Université de Fribourg ; Miriam Bräuer / Christa Klein / Marie Muschalek, Département d'histoire / Centre d'anthropologie et d'études de genre, Université de Fribourg ; Mirjam Höfner, Département d'histoire, Université de l'armée fédérale de Munich ; Nina Reusch, Institut Friedrich Meinecke d'histoire, FU Berlin
Date : 10.07.2019 - 12.07.2019
Auteurs : Miriam Bräuer & Marie Muschalek ; Département d'histoire, Université de Fribourg, Allemagne

Le concept d'intersectionnalité vise à analyser les différentes inégalités sociales (telles que la race, la classe, le sexe, le handicap, le corps, la religion, la nationalité, l'origine, l'espace, etc.) ainsi que leurs enchevêtrements dans une perspective interdisciplinaire. Depuis le début des années 1990, cette approche fait l'objet de vives discussions dans le domaine des sciences sociales et des études culturelles. En revanche, comme le souligne dans son discours d'ouverture ISABELLE DEFLERS, co-organisatrice de la conférence franco-allemande « Histoire intersectionnelle », cela ne fait qu'une dizaine d'années que les sciences historiques, « souvent un peu plus « lentes » » que les autres disciplines (Stieglitz), s'intéressent à cette approche. Par conséquent, il s'agit ici d'aborder la pertinence, le potentiel et les limites des perspectives de recherche intersectionnelles, en particulier pour l'historiographie, partant de projets actuels relevant de la recherche historique et empirique.

Suite à cette introduction, ANNE-LAURE BRIATTE et MARIE MUSCHALEK, également co-organisatrices de ce colloque, ont présenté leurs dernières publications (respectivement *L'Europe, une chance pour les femmes ? Le genre de la construction européenne* et *Violence as Usual. Policing and the Colonial State in German Southwest Africa*) et les ont discutées à la lumière d'une approche intersectionnelle.

La sociologue AZADEH KIAN (Paris) a clos la première journée du colloque par une conférence qui portait sur la question centrale de savoir ce que l'on entend aujourd'hui par « intersectionnalité » et si celle-ci est en passe de devenir une nouvelle théorie universelle (occidentale) pour l'analyse du passé et du présent. S'appuyant sur la genèse du concept d'intersectionnalité, Kian souligne que cette théorie n'a jamais été exclusivement académique, mais qu'elle a toujours été une pratique critique et politique pour la justice sociale. En tant qu'experte d'un champ disciplinaire autre que la recherche historique, Kian donne un aperçu des diverses approches intersectionnelles et pose la question de leur applicabilité à l'analyse historique. Elle souligne le problème de l'absence ou de la rareté des sources venant de groupes marginalisés ou opprimés – bien que l'histoire orale puisse y remédier en partie, du moins pour l'histoire contemporaine. La discussion qui a suivi a montré que l'approche intersectionnelle amène et même oblige les chercheur.e.s à réfléchir sur leurs propres privilèges au sein de leurs disciplines et domaines de recherche spécifiques.

Le premier panel thématique, intitulé « Feminisms intersectionally revisited », a été ouvert par la spécialiste en littérature comparée MARIE-PIERRE HARDER (Paris). Partant de l'anthologie *Annoncer la couleur. Des femmes afro-allemandes sur les traces de leur histoire* publiée en 1986 par des féministes afro-allemandes, elle examine les perspectives sur lesquelles ce groupe de femmes a ouvert la voie à une histoire et une historiographie intersectionnelle de l'Allemagne et de l'Europe. Harder souligne la pertinence historique et critique de leurs analyses, qui depuis ont été passés sous silence, alors qu'elles sont essentielles pour comprendre le contexte de la « réunification allemande » et les actes de violence racistes qui l'ont accompagnée. Les recherches menées par ces féministes afro-allemandes ont non seulement permis de parler de la présence et de la situation des Noir.e.s en Allemagne et de l'histoire coloniale allemande, mais elles ont également révélé les liens entre racisme, sexisme et antisémitisme dans le contexte allemand et européen. Ce faisant, elles auraient aussi remis en question la blanchitude de l'historiographie allemande et européenne, ce qui incite Harder à renvoyer au débat actuel sur la dépolitisation de l'intersectionnalité, devenue un « buzzword » (Davis), par son appropriation dans le contexte universitaire et institutionnel (essentiellement blanc) [1].

La communication de VERA KALLENBERG (Santa Cruz, USA) se concentre sur l'intersectionnalité dans sa fonction heuristique et pour son intérêt cognitif qu'elle étudie à partir de la biographie transnationale de Gerda Lerner (1920-2013), l'une des pionnières de l'histoire des femmes aux États-Unis. D'une part, Kallenberg exploite ici l'intersectionnalité comme moyen d'affiner les nouveaux travaux biographiques, étant donné que Lerner expliquait elle-même son engagement en tant que militante de gauche, écrivaine féministe, professeure américaine d'histoire et défenseure de l'histoire des femmes par les expériences qu'elle a faites en tant que juive, réfugiée, ouvrière non qualifiée, communiste persécutée et femme âgée. D'autre part, Kallenberg explore l'œuvre de Lerner elle-même à la recherche de thématiques intersectionnelles et retrace sa conscience de la race, de la classe et du genre dans ses travaux des années 1940 aux années 1960 ainsi que dans son anthologie *Black Women in White America* (1972). L'œuvre de Lerner – selon la thèse centrale de Kallenberg – pourrait ainsi être qualifiée d'« intersectionnelle avant la lettre ».

Dans sa conférence LARA TRACK (Heidelberg) étudie la relation entre le mouvement des droits civiques des Noirs et le mouvement pour la paix aux États-Unis dans les années 1960 en prenant pour exemple du Women Strike for Peace (WSP), un réseau de femmes pour la paix fondé en 1961. Les membres du WSP, dont la plupart étaient blanches et appartenaient aux classes moyennes et supérieures, ont discuté de la manière dont l'organisation pour la paix devait se positionner au sujet des droits civils afro-américains et de l'inclusion des activistes noirs dans le WSP. Au niveau intersectionnel, Track explore la question de savoir dans quelle mesure le croisement des catégories de différence de race et de classe et leur compréhension respective du genre a influencé ces débats et la coopération entre militantes blanches et noires. La principale thèse de Track est que si les militantes blanches du WSP se préoccupaient en partie d'intégrer les femmes noires dans leurs protestations, leur propre concentration sur la classe leur barrait la route, tandis que le WSP était peu attrayant pour les femmes noires des classes moyennes et supérieures car elles estimaient que la priorité n'était pas suffisamment donnée aux préoccupations propres à leur race.

Le panel s'est terminé par une communication des historiennes des médias JOSETTE BRUN (Québec City, Canada) et ADÈLE CLAPPERTON-RICHARD (Montréal, Canada) qui ont réfléchi à l'intersectionnalité à l'aune des processus d'inclusion et d'exclusion dans les représentations médiatiques. À partir d'études intersectionnelles féministes et culturelles sur les médias, la question se pose de savoir dans quelle mesure la « blanchité » – en tant que

forme de « racisation qui octroie des privilèges » (Pierre 2016) – conduit à l'exclusion médiatique et à l'altérisation des femmes non-blanches dans les médias. Brun et Clapperton-Richard s'appuient sur une étude de cas tirée de leurs recherches actuelles sur l'émission de télévision canadienne *Femme d'aujourd'hui* (Radio-Canada, diffusée quotidiennement de 1965 à 1982). Ce format, conçu pour les femmes dans le contexte du mouvement féministe des années 1960 et 1970, a également abordé la réalité de la vie des femmes marginalisées au Québec (p. ex. les travailleuses, les femmes autochtones, racisées ou immigrantes) dans quelques émissions, en utilisant des dispositifs et des discours intersectionnels. Alors que les discriminations à l'égard des femmes blanches selon le genre et la classe sociale sont systématiquement nommées, le programme ignore la discrimination fondée sur la race (par exemple, les effets des politiques colonialistes sur la situation des femmes autochtones) et contribue à l'altérisation des femmes non-blanches. À l'aide de cet exemple, les conférencières montrent comment l'intersectionnalité peut être liée aux approches décoloniales et appliquée à l'histoire des médias dans une perspective féministe critique et culturelle.

Une perspective intersectionnelle sur la religion ne devait pas manquer : dans sa conférence, NILS KÜHNE (Kiel) a étudié l'intégration des personnes effectuant leur service civil dans des établissements de soins et de santé diaconaux dans les années 1960. En examinant le processus institutionnel de candidature par lequel était recruté les objecteurs de conscience, le conférencier est arrivé à la conclusion que les institutions diaconales ne favorisaient ni n'excluaient les candidats sur la base de caractéristiques individuelles, mais plutôt sur la base d'une constellation de caractéristiques selon les catégories intersectionnelles du genre, de la confession et du « travail ». Kühne en déduit que l'intégration au sein des institutions diaconales des personnes effectuant leur service civil ne résultait pas d'une ouverture à quelque chose de nouveau, mais plutôt d'une tentative de préserver les traditions intra-institutionnelles et surtout leur profil confessionnel.

La conférence du soir, proposée par GABRIELE LINGELBACH (Kiel), s'intitulait « Les défis intersectionnels pour la recherche en histoire (et vice versa) ». Une perspective novatrice rencontre une discipline traditionnelle – telle est la thèse initiale de la conférencière, qui vise à sensibiliser son auditoire aux problèmes liés à cette « rencontre ». L'un des écueils serait, selon elle, d'isoler l'approche intersectionnelle du contexte dans lequel est née l'intersectionnalité, d'une part et, d'autre part, que « la science historique » rejette l'intersectionnalité en raison de sa charge normative, craignant plus encore que la recherche soit instrumentalisée pour des débats de société ou pour une cause partisane. Lingelbach fait remarquer que l'intersectionnalité peut être utilisée non seulement pour étudier la discrimination multiple, mais aussi les privilèges multiples ou l'interaction respective de ces attributions catégorielles. Pour finir, elle retourne la question et met à jour les défis posés par l'histoire à l'intersectionnalité (interdisciplinaire) : d'une part l'exigence d'historiciser et de continuer à développer l'approche, d'autre part de fonder empiriquement la théorie et de l'éprouver sur son opérabilité heuristique. Il s'agit en particulier de sonder sa profondeur historique et d'élaborer, dans un processus sans parti pris, des catégories d'inégalité dans leur historicité, leur contextualité et leur processualité. Finalement, Lingelbach souleve la question de savoir dans quelle mesure une institutionnalisation de l'approche intersectionnelle est possible, voire nécessaire pour la consolider.

ANNE-LAURE BRIATTE (Fribourg-en-B./Paris) a ouvert le troisième panel thématique, « ViolenceCorpsPolitique », avec une contribution sur la discrimination intersectionnelle dans l'appréciation de la nature et de la gravité des violences sexuelles commises à la fin de la Seconde Guerre mondiale en Allemagne occupée. Elle s'appuie sur des « rapports de guerre », rédigés par des prêtres de l'archevêché de Fribourg entre mai 1945 et fin 1947, qui relatent de

nombreux viols de femmes allemandes dans les derniers mois de la guerre ainsi que sous l'occupation militaire alliée, ici essentiellement française. En examinant comment le clergé catholique rendait compte des viols sur les Allemandes, Briatte constate que l'interaction des catégories génératrices de différences – genre, race (appartenance nationale et éventuellement ethnique), religion, origine géographique (ville vs. campagne) et statut social – menait à des discriminations superposées. Ainsi, les prêtres distinguaient dans leurs rapports entre viols « véritables » et ceux qui ne l'étaient pas, et reconnaissaient ou niaient le statut de victime des femmes concernées. Sur le plan méthodologique, Briatte utilise le modèle de l'analyse intersectionnelle sur plusieurs niveaux proposé par les sociologues Degele/Winker [2] afin de sonder la pertinence, l'utilité pragmatique et les limites du concept d'intersectionnalité par rapport à son objet de recherche historique concret.

CHRISTA KLEIN (Fribourg-en-B.) pose la question des perspectives intersectionnelles sur la biopolitique dans les années 1970 et 1980. La biopolitique est un terme inventé par Michel Foucault qui signifie le contrôle du volume et de la composition d'une population ainsi que la régulation des taux de natalité, de migration et de mortalité. Se concentrant sur les interactions entre le monde universitaire et les mouvements sociaux – et en particulier les mouvements féministes en Europe et aux États-Unis – Klein montre que la biopolitique eugénique était de plus en plus critiquée dans les années 1970 et 1980 dans une perspective intersectionnelle. Une partie du deuxième mouvement féministe avait déjà examiné les liens entre les politiques pro- et antinatalistes à la fin des années 1970 : avec le slogan « avortement sur demande – pas de stérilisation forcée », les femmes ont manifesté dans le monde entier contre les mesures biopolitiques qui refusaient l'accès à l'avortement aux femmes bourgeoises blanches, mais qui poussaient des prolétaires (et) les femmes de couleur à la stérilisation forcée. En même temps, des historiennes et des sociologues allemandes et internationales situées au croisement des mouvements internationaux d'émancipation et du monde universitaire ont commencé à pointer du doigt des politiques natalistes eugéniques dans leur entrelacement de mesures sexistes, classicistes, racistes et capacitistes. Dans sa conférence, Klein a démontré que l'intersectionnalité était déjà répandue avant l'invention académique du terme comme une pratique de solidarité et une perspective analytique critique de la biopolitique.

Dans leur conférence à deux voix, BJÖRN KLEIN (Basel) et FELIX KRÄMER (Erfurt) ont présenté leur approche de la « transectionnalité » qu'ils ont développée comme une extension de l'intersectionnalité. À l'aide de deux exemples issus des États-Unis – les pratiques corporelles de l'homme politique new-yorkais Murray Hall (1841-1901), dont le corps a été défini comme féminin après sa mort, et la discussion actuelle sur la violence masculine hégémonique qui a culminé lors de la nomination de Brett Kavanaugh au poste de juge à la Cour suprême en octobre 2018 –, les deux intervenants exposent une proposition théorique et méthodologique pour refléter des histoires de pouvoir en s'appuyant sur les apports fournis par le *material turn*. Avec leur concept de transectionnalité, ils mettent surtout l'accent sur la processualité et la fluidité des relations de pouvoir.

Dans la dernière présentation de la conférence, LALE YILDIRIM (Berlin) explique pourquoi la didactique de l'histoire a aussi ou particulièrement besoin de perspectives intersectionnelles. La conférencière a d'abord expliqué la signification et la fonction de la didactique de l'histoire : elle étudie le traitement de l'histoire, la conscience historique ainsi que la pensée et l'apprentissage de l'histoire dans la société. Par la suite, Yildirim soulève la question de savoir qui, dans cette société, est véritablement autorisé à raconter l'histoire ou les histoires et qui est autorisé à/tenu de garder le silence. Dans une société où le récit national reste la norme, on accord très peu de considération aux récits historiques qui sortent de la norme. Il apparaîtrait avec évidence que la pensée historique n'est pas seulement un processus cognitif, mais aussi

un processus émotionnel, qui exige la prise en compte de l'influence de facteurs intersectionnels. Prenant l'exemple de la migration qu'elle a étayé par une étude de cas très concrète, Yildirim montre la nécessité d'inclure les catégories de diversité, les niveaux de pouvoir et les influences structurelles pour formuler et élargir les conditions théoriques préalables à une pensée historique dans des sociétés pluralistes.

Les conclusions de MONIKA MOMMERTZ (Bâle) et la discussion qui clôtura le colloque ont montré clairement qu'il n'existe pas de concept uniforme d'intersectionnalité, mais qu'il est utile et nécessaire de le soumettre à la discussion. Mommertz salue le fait que l'intersectionnalité en tant que concept ait été appliquée (modifiée) et/ou remise en question de manière critique par tous les intervenant.e.s. Bien qu'elle ne provienne pas de la science institutionnelle, elle serait liée aux auteur.e.s qui, à leur tour, sont institutionnellement impliqués. L'importance de leur (auto-)réflexion et d'une certaine ouverture aux résultats dans la recherche historique s'est révélée de façon évidente. En fin de compte, il s'est avéré que l'intersectionnalité ouvre de nouvelles perspectives pour la recherche historique, même si des limites méthodologiques lui sont fixées. La discussion a de nouveau montré que la souveraineté de l'interprétation et de la mise en œuvre scientifique du concept ainsi que les objectifs qui lui sont associés restent controversés. Le contexte activiste de l'intersectionnalité a été souligné à plusieurs reprises. Il faut être conscient de ce contexte, surtout dans le cas d'une appropriation académique du concept. Cependant, les avis sont partagés sur la question de savoir s'il faut aspirer à l'institutionnalisation de l'analyse intersectionnelle et à quoi, le cas échéant, elle pourrait ressembler dans la discipline historique. La question de savoir si une telle institutionnalisation ne serait pas associée à trop de pertes – c'est-à-dire au « blanchiment » et à la gentrification et donc à la dépolitisation du terme – a également fait l'objet de controverses.

En résumé, les contributions ont montré à quel point des études empiriques polyvalentes procèdent de manière intersectionnelle et quels sont les potentiels du paradigme de l'intersectionnalité pour la recherche historique.

La conférence a été complétée par la réunion du *Groupe de travail La recherche historique sur les femmes et le genre* (AKHFG-Sud) au cours de laquelle de nouveaux membres ont été accueillis.

Références

[1] Voir Sirma Bilge (2015): Le blanchiment de l'intersectionnalité, dans : *Recherches féministes*, volume 28, n° 2, p. 9–32, <https://doi.org/10.7202/1034173ar> (18/11/2019).

[2] Nina Degele/Gabriele Winker (2007): Intersektionalität als Mehrebenenanalyse, <https://www.soziologie.uni-freiburg.de/personen/degele/dokumente-publikationen/intersektionalitaet-mehrebenen.pdf> (18/11/2019).

Aperçu du colloque

Eröffnung / Ouverture du colloque

Bernd Kortmann (FRIAS), Isabelle Deflers

Book Launch

Anne-Laure Briatte: L'Europe, une chance pour les femmes? Le genre de la construction européenne (Éditions de la Sorbonne 2019; mit Éliane Gubin & Françoise Thébaud)

Marie Muschalek: Violence as Usual. Policing and the Colonial State in German Southwest Africa (Cornell University Press 2019)

Abendvortrag / Conférence

Azadeh Kian: Intersectionnalité : une nouvelle 'universalité' occidentale?

Panel I: Feminisms intersectionally revisited

Marie-Pierre Harder: Quand "annoncer la couleur" (Farbe bekennen) annonçait l'intersectionnalité? (D)énoncer l'entrelacement de la race, du genre et de la classe pour revoir l'histoire

Vera Kallenberg: "Doing Intersectionality avant la lettre": Gerda Lerner (1920-2013) und die Entstehung der Women's History in den USA

Lara Track: "This tidy little bombshell." Race, Class & die US-amerikanische Frauenfriedensbewegung

Adèle Clapperton-Richard / Josette Brun: Intersectionnalité et histoire des médias au Québec : une étude de cas pour penser l'inclusion et l'exclusion

Panel II: Religion intersektional / Religion intersectionnelle

Nils Kühne: "Es ist schwierig Ersatzdienstpflichtige auszuwählen." Die Integration von Zivildienstleistenden in konfessionelle Pflege- und Betreuungseinrichtungen in den 1960er Jahren

Matthias Bähr: Ein Konfessionelles Zeitalter? Intersektionalität und die Kulturgeschichte des Religiösen: das Beispiel Irlands [annulé]

Abendvortrag / Conférence

Gabriele Lingelbach: Intersektionale Herausforderungen an die Geschichtswissenschaft

Panel III: GewaltKörperPolitik / ViolenceCorpsPolitique

Anne-Laure Briatte: Il y a victime et victime. Quand le clergé catholique rend compte des violences sexuelles subies par les Allemandes à la fin de la Seconde Guerre mondiale

Christa Klein: "Abortion on Demand – No Forced Sterilization". Intersektionale Perspektiven auf Bio-Politik in den 1970er Jahren

Felix Krämer / Björn Klein: Von Murray Hall zu Brett Kavanaugh. Intersektionale Verletzungen und transsektionale Perspektiven auf Körpermaterialität im Politischen

Abschlussvortrag, -kommentar & -diskussion / Conférence de clôture, conclusions & discussion finale

Paul Kennouche: Präsentation von *Procope structurant* (wissenschaftliches Förderprogramm der französischen Botschaft in Deutschland)

Lale Yildirim: Intersektionale Perspektiven der Didaktik der Geschichte

Monika Mommertz: Conclusions / Abschlusskommentar

Abschlussdiskussion / Discussion finale

Ausklang im Vernetzungstreffen des *Arbeitskreises Historische Frauen- und Geschlechterforschung* (AKHFG e.V.) / Fin du colloque dans le cadre de la rencontre du *Groupe de travail La recherche sur les femmes et le genre en histoire* (AKHFG e.V.)